

## Éloges funèbres des membres décédés en 2006-2007



### Eloge de Monsieur Eugène Voltz prononcé par Monsieur Gilbert Rose le 15 décembre 2008

Eugène Voltz, membre associé-correspondant de l'Académie de Stanislas depuis 1970, nous a quittés le 25 juin dernier, à l'âge de 97 ans.

Peu d'entre vous se souviennent de la présence à nos séances de cet ami discret et dévoué. Son grand âge et la difficulté qu'il avait à se mouvoir l'empêchèrent, depuis de nombreuses années, de se rendre à Nancy, alors qu'un taxi pouvait l'emmener plus facilement de son domicile de Courcelles-Chaussy à l'Académie Nationale de Metz, dont il fut président de 1967 à 1970.

Pour avoir organisé son jubilé académique il y a quelques années, je puis vous affirmer que notre regretté confrère aimait à se plonger régulièrement dans l'atmosphère studieuse de nos compagnies et à collaborer aux revues spécialisées de Lorraine.

Fils d'architecte, architecte lui-même, Eugène Voltz naquit à Strasbourg le 7 novembre 1909. Sorti de l'Ecole Nationale des Beaux-Arts de sa ville natale en 1934, il ouvrit un cabinet à Thionville et réalisa avec succès différentes créations, dont le projet d'un pont de 3 600 mètres qui devait franchir la baie de Rio de Janeiro, sur la demande de son confrère d'Escoffier. La maquette fut d'ailleurs présentée à l'Exposition des Arts et Techniques de 1937, à Paris, au pavillon du Brésil.

Lieutenant de réserve du Service de Santé des Armées, mobilisé en 1940, c'est lui qui organisa le repli de l'Hôpital complémentaire Chanzy de Sainte-Menehould où il avait été affecté. En plusieurs étapes, il mena le personnel hospitalier et les nombreux blessés dont il avait la charge jusqu'à Castelnaudary, où il fut libéré de ses obligations militaires en 1941.

Ne voulant pas rejoindre la Moselle occupée, il trouva un poste à Toulouse en qualité de directeur du bureau d'études et d'architecture au Service des Travaux du Commissariat Régional des Chantiers de Jeunesse.

Après la Libération, il sera nommé architecte des Bâtiments de France, chef de l'agence des monuments historiques de la Moselle, puis, à partir de 1969, chef de l'Agence fusionnée des monuments historiques et des bâtiments civils, chargé en outre de l'inspection des édifices de culte de la Moselle. A ces fonctions qu'il conserva jusqu'à sa retraite en 1977, il ajouta celle de Conservateur des antiquités et des objets d'arts du même département jusqu'en 1982.

En outre, Eugène Voltz accepta de faire partie de la Commission Régionale de Lorraine et d'être vice-président du Comité départemental de Moselle d'inventaires des richesses artistiques jusqu'à la suppression de cet organisme en 1984.

Ses compétences et son sens aigu du service, mais aussi l'intérêt qu'il portait à l'histoire, aux arts et aux lettres, l'amènèrent à être membre actif de la Société Française d'Archéologie et de la Société d'histoire et d'archéologie de Lorraine, membre de la Commission diocésaine de l'Art Sacré, président de l'Association des Amis des Orgues anciennes de Metz, et cheville ouvrière de l'œuvre de la Cathédrale.

Suivre le fil de la carrière de notre regretté confrère se révèle une invitation au voyage, de chantier en chantier, de commune en commune, sur les routes de Moselle. Il est responsable de l'audacieux projet de la restauration de la Chapelle des Cordeliers à Sarrebourg, en collaboration avec Chagall, ainsi que la rénovation intérieure de l'église Saint-Quentin de Scy-Chazelles en vue de l'inhumation de Robert Schumann, où Arcabas a conçu le mobilier liturgique. Cette double association avec des peintres aux riches talents prouve les nobles qualités artistiques d'Eugène Voltz.

Sa première église fut celle d'Oberbronn, qui fut consacrée la veille même de la déclaration de guerre. Mais si vous vous aventurez, chers confrères, dans l'Est et le Nord du département de la Moselle, sachez qu'il a construit les églises de Behren, de Creutzwald, du quartier Bellevue de Forbach, mais aussi à Thionville, Veckring, Bérig-Vintrange, ainsi que le temple d'Aumetz et la synagogue de Faulquemont.

En parcourant l'impressionnante liste de ses travaux, on dénombre une dizaine de monuments aux morts, des écoles, des salles des fêtes, des locaux municipaux, travaux qui lui valurent d'être nommé chevalier de la Légion d'honneur et promu officier d'Académie ainsi que des Arts et Lettres. Il avait également obtenu la croix des Services militaires volontaires.

Qu'il s'agisse d'édifices à restaurer ou à faire surgir en plein ciel, Eugène Voltz s'est toujours appuyé sur des principes sains et des méthodes précises qu'il développait dans les vingt-sept communications prononcées au sein de notre compagnie-sœur de Metz. «Le monument, disait-il, demeure, bien entendu, le document du passé et on le traite, on le soigne comme un document précieux, pour qu'en rien il ne s'altère ou perde sa valeur de témoignage. Mais il est redevenu aussi, ajoutait-il, une actualité vivante».



**Éloge du Général de Lardemelle  
prononcé par le Baron Guerrier de Dumast,  
le 16 février 2007**

Notre Compagnie a perdu, le 26 décembre 2006, l'un de ses plus éminents confrères en la personne du Général Paul de Lardemelle.

Avec la bienveillante permission du Président Berlet qui fut son parrain à l'Académie, je voudrais essayer de rappeler à ceux qui l'ont connu ce que fut la carrière, je devrais dire la vie exceptionnelle, du Général de Lardemelle et d'en informer nos confrères plus récents parmi nous.

J'aimerais tout d'abord évoquer le fait qu'il appartenait à une famille qui, par trois au moins de ses branches, a vécu depuis la nuit des temps en Lorraine, ce qui est assez rare pour mériter d'être souligné à une époque où les familles se dispersent. Plusieurs de ses membres se virent confier des charges éminentes à la cour de nos Ducs où l'un de ses ancêtres fut Maître des Comptes de Lorraine et Conseiller-Secrétaire d'Etat du Duc Charles IV.

Sauf à faire une communication sur sa famille ce qui n'est, sinon le lieu, du moins pas le moment, je dirai seulement que cette tradition de service à la Patrie s'est perpétuée, à travers de hautes responsabilités et de hauts faits, jusqu'à nos jours.

Notre confrère était le petit-fils du Général Georges de Lardemelle qui fut membre de notre Compagnie et dont trois fils, tous officiers de carrière, sont morts au champ d'honneur.

Il était le fils de l'un d'eux tombé héroïquement à Saint-Mihiel en novembre 1914 à la tête de sa compagnie.

Poursuivant la tradition familiale, ancien élève de St-Cyr, notre confrère prit part à la campagne de 1939/1940 au cours de laquelle il fut fait prisonnier lors de la défense du front Weygand et envoyé en captivité en Poméranie.

Il fut alors le héros d'une de ces évasions qui mériterait de figurer dans le livre Guinness des grandes évasions. Après avoir creusé un tunnel de 50 mètres, puis traversé l'Allemagne en guerre dans des conditions étonnantes, il parvint à Metz en août 1941.

Après quelques mois passés en France, il s'évade de nouveau, en Afrique du Nord, par l'Espagne où il est emprisonné pendant de dures semaines. Ayant rejoint le Maroc, il participa, sous les ordres du Maréchal Juin, notre illustre confrère, à la campagne d'Italie à la tête d'une Compagnie du 8<sup>ème</sup> régiment de tirailleurs marocains, puis à la Campagne de France et à la Campagne d'Allemagne.

Sa brillante conduite lui valut, outre la Croix de Guerre et plusieurs citations, celle de chevalier de la Légion d'Honneur.

En 1951, le commandant de Lardemelle rejoint l'Indochine comme chef d'Etat Major d'un groupe mobile dans le delta du Tonkin.

Rentré en France en 1954, il est reçu à l'Ecole de Guerre, notre pépinière de généraux, dont il sort «breveté d'Etat Major».

En 1956, il fit la Campagne d'Egypte et fut parachuté à Port-Saïd, sous les ordres de notre confrère le Général Beaufre.

De 1857 à 1960, le Colonel de Lardemelle prit part aux durs combats d'Algérie : à Constantine et à Sidi-bel-Abbès comme Chef d'Etat-Major de la 29<sup>ème</sup> Division d'Infanterie.

Rentré en France en 1960, il fut nommé à l'Etat-Major de la 6<sup>ème</sup> Région Militaire à Metz puis commanda le 7<sup>ème</sup> régiment de Tirailleurs à Epinal avant d'être promu, comme Général adjoint au Général commandant la 6<sup>ème</sup> région militaire, de nouveau à Metz.

Ayant quitté l'armée en 1969, il s'installa à Nancy où il avait épousé une fille du Général de Linares, grand chef de guerre s'il en fût, qui, établi par ses fonctions au Palais du Gouvernement, rendit à cette magnifique demeure un lustre dont beaucoup se souviennent encore aujourd'hui avec émotion.

Il accepta alors de succéder à notre confrère le Général Belorgey comme Secrétaire Général du Centre de Recherches de l'Histoire de la Sidérurgie et du Musée du Fer, créé en 1957 par notre autre confrère Edouard Salin, membre de l'Institut.

Il remplit également des fonctions importantes au Syndicat des propriétaires agricoles et forestiers.

Héritier d'une superbe, mais fort délabrée «Maison forte», à Mailly-sur-Seille, il s'engagea dans une délicate et difficile entreprise de restauration que j'ai eu l'occasion d'accompagner à cette époque comme président des Vieilles Maisons Françaises en Lorraine. Le résultat fut à la mesure des efforts accomplis.

Grâce à notre confrère, Maître Berlet, il intégra notre Compagnie en 1972 et certains se souviennent sûrement de son urbanité ainsi que de son intérêt passionné pour l'histoire locale.

Homme d'honneur, il fut aussi un homme de cœur et rien de ce qui est humain ne lui était étranger. C'est ainsi que dans la discrétion la plus absolue, il apporta son concours aux actions humanitaires des Petits Frères des Pauvres.

Commandeur de la Légion d'Honneur, il était, pour faits d'armes, décoré de la Croix de Guerre 1939/1945 avec cinq citations et de celle des TOE avec trois citations ainsi que de la médaille des évadés.

Je demande au Président de bien vouloir faire observer un moment de silence à la mémoire de ce grand confrère disparu.



## Eloge du Recteur Paul Pastour prononcé par Monsieur Jean-Claude Bonnefont

Le Recteur Paul Pastour, qui était associé-correspondant de l'Académie de Stanislas depuis le 17 mars 1972, est décédé le 13 avril 2007 à La Roquette-sur-Siagne, dans le département des Alpes Maritimes, où il vivait depuis sa retraite.

Il était né à Cannes le 13 janvier 1921 et avait commencé sa carrière comme instituteur dans sa ville natale, de 1940 à 1942. Il avait toutefois mis à profit ces mêmes deux années pour préparer le concours d'entrée à l'École Normale Supérieure de l'Enseignement Technique dont il fut élève de 1943 à 1946. Il exerça ensuite comme professeur au Lycée Technique de Châlon-sur-Saône, puis à l'École Nationale Supérieure d'Arts et Métiers de Paris. En 1957, grâce aux publications qu'il avait faites sur les aldéhydes et notamment à sa thèse qui avait pour titre *La condensation des composés à méthylène actif dans les aldéhydes*,

il fut élu à une chaire de chimie de la jeune Faculté des Sciences de Rouen, où il exerça très vite d'importantes responsabilités administratives : directeur de l'Institut National Supérieur de chimie industrielle de Rouen, ainsi que du Laboratoire de chimie des hétérocycles qu'il avait créé.

C'est de Rouen qu'il arriva directement à Nancy où il fut nommé recteur en 1970. Sa venue dans notre ville a coïncidé avec un moment important dans l'histoire de l'académie de Nancy : il a eu pour double tâche - et ceux qui ont vécu cette période savent bien que ce ne fut pas facile - de veiller à l'application de la Loi d'orientation sur l'enseignement supérieur, dite Loi Edgar Faure, et de réaliser l'intégration du département de la Moselle dans la nouvelle Académie de Nancy-Metz, dont il fut le premier recteur le 1<sup>er</sup> mars 1972. Il mena ces deux tâches avec un mélange de fermeté et de doigté qui en assura le succès.

Son action à Nancy, pendant les six années où il fut en poste, fut également décisive pour la construction de la nouvelle Faculté de Médecine sur le plateau de Brabois, pour le développement de l'enseignement technique dans notre académie, pour la création d'un réseau de formation continue des adultes et pour la création, en 1974, d'une Université du troisième âge sur le modèle de celle de Toulouse.

Ses anciens collaborateurs disent unanimement qu'il a laissé l'image d'un homme possédant une grande autorité naturelle, doué d'une intelligence très vive et d'une grande rigueur morale. Mais il était en même temps très respectueux des franchises universitaires et grand défenseur de l'Ecole de la République, dont il était entièrement issu.

Nommé Recteur de l'Académie de Nice, Paul Pastour quitta la Lorraine le 15 septembre 1976. Il a eu pour tâches à Nice de créer une faculté d'Odontologie et d'initier la construction des nouveaux bâtiments du rectorat. Il demeura à la tête du rectorat de Nice jusqu'au 5 août 1981, date à laquelle il fut mis en congé spécial jusqu'à sa retraite, qu'il prit le 1<sup>er</sup> février 1987.

Depuis cette période, le Recteur Paul Pastour était resté très attaché à la vie de notre académie ainsi qu'aux personnes qu'il avait connues à Nancy. Il payait régulièrement sa cotisation et écrivait fréquemment pour nous témoigner son soutien ou pour demander l'envoi de nos volumes de Mémoires. Sa santé longtemps robuste s'était dégradée depuis quelque temps, mais pas au point d'inspirer des inquiétudes à ses amis. C'est pourquoi sa disparition brutale nous a tous frappés de stupeur. Nous perdons en lui un professeur éminent qui sut être à la fois un chercheur efficace et un grand administrateur.

Nous avons présenté et nous présentons à nouveau ici à Madame Pastour l'expression de notre tristesse et nos plus vives condoléances.



## Eloge de Monsieur Jean-Pierre Grilliat prononcé par Monsieur Michel Laxenaire le 4 mai 2007

Le Professeur Jean-Pierre Grilliat, membre correspondant de notre Académie est décédé le jeudi 26 avril 2007. C'était un Collègue de la faculté avec lequel j'entretenais des liens amicaux depuis de longues années. Sa disparition m'a donc particulièrement touché. Pour tous ceux qui l'ont connu et pour ceux qui le connaissaient moins, je voudrais rappeler quel éminent Professeur il fut et quel homme juste et droit il a été.

Après des études secondaires à Nancy pendant les sombres années de la guerre et de l'occupation il avait commencé des études de médecine en 1944. Il avait, comme on dit, la vocation et le désir de soulager la souffrance humaine. Ses études médicales prirent très vite la direction d'une brillante carrière universitaire : Interne des Hôpitaux, puis chef de clinique et assistant du Professeur Simonin, grande figure de la pneumologie nancéienne, il avait été reçu du premier coup à ce qui était alors le difficile concours du Médicat des Hôpitaux. Le temps plein hospitalier ayant été institué entre temps par la loi Debré, il fut intégré comme agrégé de médecine quelques années plus tard.

Il avait choisi la spécialité pneumologique par goût personnel mais sans doute aussi par admiration pour un Maître prestigieux, le Professeur Girard, pneumologue lui aussi, dont tous ceux qui l'ont connu se souviennent avec émotion. Disparu malheureusement très prématurément, le Professeur Girard avait eu malgré tout le temps de reconnaître les immenses qualités professionnelles et humaines de Jean-Pierre Grilliat et avait soutenu avec beaucoup de détermination la carrière médicale d'un élève qu'il considérait comme un des meilleurs de sa génération.

Nommé chef de Service à l'Hôpital Saint-Julien, Jean-Pierre Grilliat a vite compris que la grande époque de la pneumologie était terminée : La streptomycine venait d'avoir raison de la tuberculose qui avait fait tant de victimes au XIX<sup>ème</sup> siècle et jusqu'à la deuxième guerre mondiale. Il eut alors l'intuition qu'il devait changer de direction et se consacrer à une autre discipline, alors dans l'enfance, mais dont il avait pressenti qu'elle était destinée à un grand avenir : l'allergologie. Ce fut là le grand tournant de sa carrière professionnelle.

Un des premiers en France, il orienta ses recherches en ce sens et forma des élèves, auxquels il inspira des travaux qui font toujours date dans l'histoire

de la discipline. Le plus remarquable fut sans doute celui qu'il consacra à «La maladie des travailleurs du coton», maladie allergisante par excellence qui avait été décrite mais non approfondie sur le plan scientifique par Léon Poincaré, médecin moins connu que son illustre cousin Raymond.

Il m'est malheureusement impossible de rappeler ici l'ampleur, le nombre et la qualité des travaux de celui qui fut un Professeur infatigable et particulièrement fécond mais des centaines de publications scientifiques témoignent encore de ce que fut son inlassable activité médicale. Je me contenterai de rappeler que les mérites de cette vie consacrée au travail et à la recherche ont été récompensés par la médaille «d'Officier dans l'ordre des Palmes Académiques» et par celle de «Chevalier dans l'ordre national du mérite».

Au fil des années, l'Ecole nancéienne d'allergologie, créée par Jean-Pierre Grilliat s'est développée et elle est aujourd'hui reconnue et admirée aussi bien nationalement qu'internationalement. On peut donc affirmer sans crainte que Jean-Pierre Grilliat a appartenu à ce petit nombre des pionniers qui furent à l'origine des énormes progrès engrangés par cette discipline depuis un demi siècle.

Il fut toute sa vie un travailleur acharné, passionné par un métier, qu'il considérait comme un sacerdoce. Son dévouement était inlassable et il avait des qualités humaines qui complétaient admirablement son sens du devoir et de l'action, notamment un sens naturel de la relation et de l'empathie, qualités primordiales chez un médecin en contact quotidien avec des malades.

Permettez-moi de terminer ce rappel malheureusement trop bref d'une vie aussi riche et aussi diverse par l'évocation de souvenirs plus personnels. Nos chemins se sont réellement croisés lorsque Claude Grilliat, la fidèle compagne de toute une vie, médecin elle aussi, décida de se consacrer au Conseil conjugal et à la psychanalyse. Elle devint alors une collaboratrice régulière et appréciée du Service de Psychologie Médicale, dont j'avais alors la charge au sein du CHU. Pendant des années, nous avons conduit ensemble des séminaires d'enseignement pour les étudiants du CES de psychiatrie puis nous avons créé un groupe de réflexion psychanalytique avec trois collègues psychiatres. Les réunions avaient lieu dans le bel appartement de la rue Saint-Dizier, où Jean-Pierre nous accueillait avec une grande affabilité, parfois d'un soupçon d'ironie amusée car, lui qui était un médecin organiciste, était à la fois intrigué et un peu décontenancé par des discussions psychanalytiques qui devaient lui paraître un peu étranges.

C'est cependant au fil de ces rencontres que j'ai pu apprécier l'élégance de son discours et l'égalité d'humeur dont il faisait preuve en toute circonstances.



Après sa retraite, J.-P. Grilliat avait repris un intérêt passionné pour un domaine qui lui avait toujours tenu à cœur mais que l'importance de ses fonctions ne lui avait pas permis de défricher autant qu'il l'aurait souhaité. Ce domaine, c'était l'histoire de la Lorraine, plus particulièrement celui de son histoire médicale, sur laquelle il écrivit des articles de haute qualité, parfaitement documentés. C'est entre autre à ce titre qu'il avait été sollicité pour devenir membre correspondant de l'Académie de Stanislas. Je sais qu'il avait été très heureux de cette distinction et qu'il se réjouissait de participer à nos réunions bimensuelles. Sa santé déjà chancelante ne lui aura pas permis, hélas, de réaliser tout ce que sa grande culture nous promettait en fait de conférences passionnantes.

Cher Jean-Pierre, en mon nom, au nom de notre longue amitié et au nom de tous tes Collègues de l'Académie, j'ai la douleur de te dire un dernier adieu. Je ne chercherai pas à cacher l'émotion qui m'étreint à t'assurer une dernière fois, de toute l'amitié et de toute l'admiration que je nourrissais pour toi. Chacun peut comprendre ici ce que signifie la perte d'un ami, avec lequel on s'est senti pendant tant d'années tant d'affinités, tant de sympathie et tant de connivences intellectuelles et affectives.

J'adresse mes condoléances à Claude, à laquelle me lient les souvenirs de tant de discussions psychanalytiques passionnantes et passionnées, à tes fils et à tes filles, qui t'ont soutenu et entouré jusqu'à la dernière minute. Je me permettrai pour finir une mention particulière pour Anne, devenue Anne Danion, parce que, comme moi, elle a été séduite par la carrière psychiatrique et qu'elle est devenue Professeur de Pédopsychiatrie au CHU de Strasbourg. Je continue ainsi à la rencontrer dans nos amicales réunions de la Psychiatrie de l'Est, où elle n'oublie jamais d'inviter le retraité que je suis. Je veux ici la remercier et lui dire que, court-circuitant les générations, l'amitié que j'avais pour son père s'est tout naturellement transmise à elle, qui fait preuve aujourd'hui des mêmes qualités de cœur et d'esprit qui étaient celles de son père autrefois. C'est pourquoi je me permettrai de conclure par ces simples mots : Où que tu sois, Jean-Pierre, sois sûr d'une chose : Ce que tu as mis tant d'amour et de passion à créer, dans ton métier et dans ta vie, cela au moins te survivra.

## Eloge de Monsieur Jean Schneider (1903-2004) par le Professeur Michel Bur, membre de l'institut

Le Doyen Jean Schneider est mort le 14 mai 2004 à l'âge de cent ans. En tant qu'enseignant-chercheur, il a signé son dernier article d'histoire lorraine en 2002, à l'âge de quatre-vingt-dix-huit ans.

Il avait derrière lui toute une lignée de paysans et d'artisans du pays de la Nied. Du côté de son père, sa famille s'enracinait à Haute-Vigneulles et du côté de sa mère à Varize. La vie rurale n'avait pas de secret pour lui et dès que, dans son enseignement, il abordait cette question, sa parole était soutenue par une expérience qui ne trompait pas.

Mais c'est en ville qu'il était né, à Metz, le 3 novembre 1903. La paroisse Saint-Martin fut le cadre de son éveil à la vie. A une époque où les patriotes messins maintenaient fermement l'usage de la langue française à la maison, mais devaient se plier à la loi qui obligeait les enfants à apprendre l'allemand à l'école primaire, le jeune Schneider devint tout naturellement bilingue.

Patriotes, ses parents l'étaient foncièrement et ils lui transmirent leur esprit de résistance à toute forme de germanisation comme à toute complaisance envers l'occupant. Après la victoire de 1918, tout juste âgé de seize ans, il commença à s'intéresser aux débats de la cité en fréquentant pendant quelques mois les cercles d'études animés par Robert Schumann. Toutefois il lui fallait d'abord terminer sa scolarité, ce qu'il fit au petit séminaire de Montigny-les-Metz où, en classe de troisième, il se mit au latin, apprenant avec une étonnante facilité toutes les règles de grammaire que des élèves plus jeunes ou moins motivés mettaient trois ans à assimiler. Une fois titulaire du baccalauréat, il entra au grand séminaire qu'il quitta au bout d'un an. Pour ne pas être à la charge de ses parents, il chercha un emploi de surveillant qu'il trouva, grâce à l'appui du chanoine Bour, à Besançon. C'est donc à l'Université de cette ville qu'il commença sa licence d'histoire en octobre 1924. Deux ans plus tard, il gagna Strasbourg, dont l'Université était alors illustrée par une pléiade de grands maîtres, en particulier Etienne Gilson, Lucien Febvre, Marc Bloch et Charles-Edmond Perrin. Reçu au concours de l'agrégation en 1930, il enseigna au lycée de Sarreguemines, puis au lycée de garçons de Metz à partir de la rentrée de 1932

C'est alors qu'il sollicita le patronage de Charles-Edmond Perrin et mit en chantier sa thèse de doctorat d'Etat sur *Metz au XIII<sup>ème</sup> et XIV<sup>ème</sup> siècles*. Dès 1938, il publiait dans l'*Annuaire de la Société d'Histoire et d'Archéologie de la Lorraine* son premier article, une étude de plus de quarante pages sur la fortune d'un patricien messin du XIII<sup>ème</sup> siècle, Arnoul Aixiet. Tout en dépouillant assidûment les archives, il ne négligeait pas ses devoirs d'officier de réserve,

si bien que très vite les Nazis le fichèrent comme un adversaire à neutraliser, voire à éliminer. A la déclaration de guerre, il fut versé au Bureau de Centralisation du Renseignement de la VI<sup>ème</sup> Région militaire, où il servit jusqu'à sa démobilisation en août 1940.

Rendu à la vie civile, il fut envoyé au lycée de Montpellier. En 1943, Ch.-Edm. Perrin, jugeant que sa thèse était suffisamment avancée, le fit nommer chargé d'enseignement à l'Université de Nancy. Le 13 janvier 1944, il fut arrêté à son domicile de la rue Montesquieu par la Gestapo. Incarcéré à la prison Charles III, puis transféré 6 février à la prison de Metz, il resta pendant quatre mois au mitard sans en sortir, sauf pour les interrogatoires. On voulait absolument lui faire dire qu'il était allemand par le sang. Il maintint haut et fort qu'il était «un citoyen français de naissance», ses parents et grands-parents étant nés français. Il fut ensuite envoyé à Neue Brem près de Sarrebruck, puis le 13 juin au Struthof. L'armée américaine approchant des Vosges, tous les survivants de ce camp d'extermination furent transférés à Dachau le 4 septembre 1944. Les Américains libérèrent Dachau le 29 avril 1944. Jean Schneider rentra à Nancy le 15 mai.

Ayant brillamment soutenu sa thèse en 1948, il fut nommé professeur dans la chaire d'histoire de l'Est de la France puis, en 1952, dans celle d'histoire du Moyen Age. Maître de la rhétorique, les leçons en trois points n'avaient pas de secret pour lui, mais son tempérament d'historien se révélait surtout avec éclat dans les explications de textes, à l'occasion desquelles il mobilisait non seulement ses immenses connaissances d'ordre économique, social ou religieux, mais une sensibilité formée au contact de la terre et de la société traditionnelle qu'il avait connue dans son enfance. Ses auditeurs ont gardé un souvenir ébloui de ce que d'aucun aurait pu considérer comme des digressions et qui n'était à la vérité qu'une manière large et précise d'éveiller les intelligences tout en leur faisant toucher quasi physiquement le passé.

En 1957, il fut pressenti pour succéder à Ch. Edm. Perrin à la Sorbonne, mais il déclina cet honneur, entendant bien démontrer qu'un enseignement du plus haut niveau pouvait aussi se donner en province. Il accepta néanmoins une direction d'études à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes, IV<sup>ème</sup> section, qu'il exerça, parallèlement à ses obligations nancéiennes, jusqu'à sa retraite. Il était membre de l'Académie nationale de Metz, de l'Académie de Stanislas et président de la commission chargée de l'Inventaire des monuments et richesses artistiques de la Lorraine.

Dès 1954, il avait été élu doyen de la Faculté des Lettres de Nancy. Il le fut d'abord pendant deux ans, jusqu'en 1956, puis, pour une plus longue durée, de 1959 à 1968 et, comme il s'identifia à sa fonction, le titre s'attacha sans

conteste à sa personne. Sa stature, sa puissance de travail, son ouverture d'esprit, son souci de faire des études supérieures un moyen de promotion pour les étudiants qui, malgré leur handicap social, donnaient des preuves de leur énergie et de leur talent, l'imposèrent en effet comme le doyen par excellence. Si l'Université n'avait pas constitué pour lui un champ d'action privilégié, on l'aurait facilement imaginé exerçant avec le même bonheur et la même efficacité de très hautes responsabilités dans quantité d'autres domaines.

Le doyen Schneider prit très vite la mesure du défi que représentait la croissance démographique et donc l'augmentation rapide des effectifs d'une Faculté encore confinée dans l'aile gauche du palais universitaire, place Carnot. Il lui fallait construire de nouveaux locaux et concomitamment accroître le nombre des enseignants. Ayant appris que la propriété des Frères des Ecoles chrétiennes, située Boulevard Albert 1<sup>er</sup>, allait être mise en vente, il en informa le Ministère qui s'en porta aussitôt acquéreur. Dans le projet de construction, il fit inclure le principe d'une nouvelle bibliothèque Lettres et il exigea que le chantier fut confié à un cabinet d'architectes nancéiens, en l'occurrence le cabinet André, car il voulait pouvoir suivre personnellement les travaux, quelquefois le mètrer à la main, et les mener rapidement à bonne fin et, de fait, l'édifice, solidement planté au cœur de la ville contrairement à beaucoup de campus à l'américaine, fut inauguré dès le 1<sup>er</sup> octobre 1964. Peu après le Ministère le chargeait de présider à la naissance du Collège universitaire de Reims, amorce de l'Université de Champagne-Ardenne.

Même devenu doyen, un enseignant reste un chercheur. Mesurant l'étendue des besoins dans ce domaine, le doyen Schneider s'employa à doter la Faculté des Lettres de Nancy de l'outillage indispensable à un véritable rayonnement scientifique. Il s'était rendu compte que l'informatique allait bouleverser toutes les habitudes de travail et n'eut de cesse d'y implanter un Centre de calcul automatique, noyau de ce qui devint par la suite l'Institut Universitaire de Calcul Automatique (I.U.C.A.). Poursuivant dans cette même voie, il créa le Centre de Recherche Automatique appliqué à la Linguistique (C.R.A.L.) en vue de l'exploitation linguistique et lexicale des textes, dont l'une des quatre sections concernait le Moyen Age, les autres s'intéressant à l'ancien français, aux langues sémitiques et à la traduction automatique. Les chercheurs de la section médiévale pouvaient s'appuyer sur l'importante documentation imprimée qu'il avait réunie dans la Bibliothèque de Paléographie et Diplomatique. A l'heure de la retraite, le Doyen Schneider devait encore lancer un dernier atelier voué à l'étude du plus grand encyclopédiste du Moyen Age, contemporain de Saint-Louis, le dominicain Vincent de Beauvais, dont l'œuvre a exercé une profonde influence sur la vie intellectuelle de l'Europe jusqu'au XVII<sup>ème</sup> siècle.

C'est donc dans un établissement neuf et bien équipé que surgit la tempête de mai 1968. De son bureau demeuré inviolé, il put suivre les événements et, le moment venu, reprendre la main et mettre un terme à une agitation qui, en raison même des locaux qu'il avait créés et des postes qu'il avait obtenus, n'avait pas de raison d'être, du moins pas celles-là. 1968 fut aussi l'année de son élection à l'Institut, élection presque confidentielle, car l'année ne se prêtait guère aux festivités universitaires. A son initiative, les médiévistes de l'Enseignement supérieur public venaient de se constituer en Société et, vers la même date, le décès prématuré d'Yves Renouard l'avait porté à la présidence du Comité français des Sciences historiques pour le Congrès de Moscou de 1970

Mis à la retraite en 1974, il employa les trente années studieuses qui lui restaient à doubler la longueur de sa bibliographie, n'écrivant plus de livres, mais des nombreux articles sur des sujets très variés.

Alors qu'il était en activité, il avait édité *les Jugements du maître échevin de Metz aux XV<sup>ème</sup> et XVI<sup>ème</sup> siècles* et publié une quarantaine d'articles sur les trois cités épiscopales de Metz, Toul et Verdun ainsi que sur la Lorraine en général, asseyant sa réputation d'historien des villes et d'historien lorrain. Sa compétence lui avait valu d'être élu en 1963 docteur *honoris causa* de l'Université de Liège. En tant que citoyen, il ne manquait pas de réagir aux événements. La régionalisation, dont il s'était fait le chantre dans quatre articles de *L'Est Républicain* en 1972, recueillait toute son approbation, mais il préférait jeter un voile sur les décisions arbitraires qui l'avaient accompagnée .

Après 1974, Metz, Toul, la Lorraine, et encore la Saintonge où il passait ses vacances, firent l'objet d'études fouillées et originales. A l'occasion du cinquième centenaire de la bataille de Nancy, il publia une centaine de documents inédits - certain en moyen haut allemand - sous le titre *Lorraine et Bourgogne (1474-1478)*. On ne compte pas le nombre des conférences qu'il fit à l'Université de la Culture permanente. Le public appréciait ses exposés, souvent très longs, dont le brio et l'allure improvisée, sans aucune note, s'appuyait sur une recherche approfondie et une rhétorique parfaitement maîtrisée.

Attentif et compréhensif, il l'avait toujours été vis-à-vis des étudiants, à condition que ceux-ci fissent leur travail au mieux de leurs possibilités. Retraité, il continuait à s'informer de la vie universitaire, se rendait régulièrement à Paris pour assister aux séances hebdomadaires de l'Institut, s'intéressait aux dernières recherches et aux dernières publications françaises et allemandes qu'il dépouillait en dépit d'une acuité visuelle très diminuée. Dans la conversation, il conservait un à-propos et une agilité d'esprit extraordinaires. Jusqu'à l'âge de quatre vingt dix-huit ans, il descendit ses deux étages pour faire par tous les temps de longues promenades à la Pépinière. Les habitants de la Ville Vieille

pouvait observer la démarche lente et régulière d'un vieux Monsieur encore bien droit, dont la courtoisie, le regard malicieux dans un visage sans ride, et le nœud papillon, signature de son élégance discrète, suscitaient l'attention et l'admiration. Comme il ne portait aucun ruban, nul ne pouvait deviner qu'il était commandeur de la Légion d'Honneur, du Mérite de la République Fédérale d'Allemagne et des Palmes Académiques. Il était aussi chevalier dans l'ordre de Saint-Grégoire-le-Grand, sans doute en raison des services qu'il avait rendus comme président des parents d'élèves catholiques du Lycée Henri Poincaré, puis de son engagement dans le mouvement oecuménique et enfin de la part qu'il avait prise dans la fondation de l'Institut des Sciences religieuses de Nancy.

La gangrène de la jambe droite, stoïquement endurée, vint à bout de sa solide constitution le 14 mai 2004. Son souvenir de grand citoyen et de grand savant n'est pas près de s'effacer. On trouvera sa bibliographie complète dans : *Hommage de l'Académie des Inscriptions et des Belles-Lettres à Jean Schneider pour son centenaire*, AIBL-diffusion De Boccard, Paris, 2003, p. 119-130.